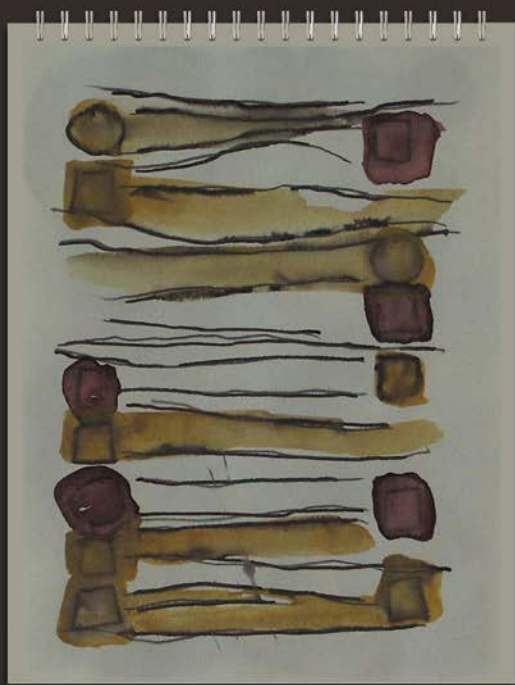


GHISLAIN GAGNON

Le fou des bornes



 libres d'écrire

© Ghislain Gagnon – 2017

www.ghislaingagnon.com

Corrections : Samira Payot

Mise en page versions papier et numériques : Libres d'écrire

Couverture : Libres d'écrire

Illustration de couverture : Dessin provenant du carnet de notes du peintre alsacien Dominique Neyer-Spindler. Tous droits réservés.

ISBN (version papier) : 978-2-37692-065-6

ISBN (versions numériques) : 978-2-37692-066-3

www.libresdecire.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur, de ses ayants-droits, ou de l'éditeur, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes de l'article L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

GHISLAIN GAGNON

Le fou des bornes

 libres d'écrire

Aux écrivains de rue

Aux poètes du bitume

À tous ceux et celles qui de temps à autre

Osent encore taquiner l'épithète et l'adverbe urbains

Les jolies choses et les sentiments purs flottent ailleurs, dans cette recomposition de nos vies antérieures passées au filtre de la mémoire. Ils y vagabondent avant d'être avalés par un trou noir, celui de l'oubli qui garantit une chance de survie en extirpant de nos cœurs ce qui les faisait battre si fort.

Christian Authier, *Les liens défaits*

Qui cache son fou, meurt sans voix.

Henri Michaux, *L'Espace du dedans*

La chanson disait...

Sur les trottoirs d'la rue de Rennes
Un homme affichait sa dégaine
Il écrivait tout en marchant
C'était un Canadien errant

Sur les bornes de la rue de Rennes
Chaque jour il transmuait sa peine
Les commerçants, en le voyant
L'avaient nommé *le fou marchant*

Il aimait Paris comme naguère
L'avait aussi chérie Baudelaire
Tel un orfèvre sur sa bigorne !
Cet homme, c'était *le fou des bornes...*

Un commerçant de la rue de Rennes :

– Ma parole ! Pendant au moins dix jours cet énergumène a déambulé dans la rue de Rennes du matin au soir. Un vrai fou ! Un carnet de notes à la main il courait d'une borne à l'autre, s'arrêtait pour griffonner quelques phrases ou des dessins je n'en sais trop rien, puis reprenait sa route parfois en maugréant, parfois en riant aux éclats. Au final, la curiosité a été plus forte que tout ; je l'ai abordé pour lui demander à quoi au juste il occupait ses journées. Il m'a répondu : « Je cherche un éditeur ! » Je crois que la chaleur accablante du soleil de cet automne lui avait troublé l'esprit...

1.

On ne devient pas amoureux à cinquante ans de la même manière qu'on le devient à vingt ou à trente. Quiconque voudrait contredire cette vérité prendrait des risques considérables. À cinquante ans, nous avons déjà trop vécu, accumulé déjà beaucoup trop d'expériences de toutes sortes pour être encore capables de vivre une aventure amoureuse tout en demeurant éblouis au premier degré. Passé la cinquantaine, c'est pire ! On tombe alors en amours comme si on tombait d'un édifice. Avec, en supplément, un genre d'écran géant qui relate l'évènement en temps réel ! Le plus fascinant de l'histoire étant d'apercevoir la surprise, le désarroi et la peur sur le visage un peu hagard... Le choc n'est pas moins douloureux, si pour une raison ou une

autre, survient le fameux chagrin d'amour. Peut-être même l'est-il encore davantage : puisque nous savions, puisque nous nous doutions bien, puisque cent fois nous avons imaginé le scénario qui justement se produit... Bref, passé la cinquantaine, on devient amoureux un peu comme une bête – imaginez un bouc encore fringant malgré la barbichette grisonnante – qui prendrait un plaisir fou à brouter tout en sachant qu'elle (la bête) marche vers l'abattoir. Avec, dans la poche droite, une poignée de préservatifs (le bouc !) accompagnée d'un quelconque produit à fonction érectile. La poche gauche contenant, elle, les comprimés de morphine...

Voilà ce que pensait Julien. Après que cette fille l'eut laissé tomber. De la façon la plus imprévisible, la plus douloureuse et humiliante qui soit...

Mais d'abord quelques précisions sur l'ambiance exceptionnelle dans laquelle ce récit se situe. Car cet automne-là se produisit sur une grande partie de l'Europe et dans la région parisienne en particulier un phénomène extrême-

ment étrange. Alors qu'une gigantesque perturbation était annoncée (sur Internet, tous les sites prédisaient de nombreux jours de pluies drues, d'averses, d'orages à venir ; il fallait donc que les satellites aient détecté une masse nuageuse conséquente) à peine quelques heures plus tard s'installait une période de beau, de ciel limpide et de chaleur comme on n'en avait rarement vue à cette saison, des températures qui avoisinèrent les 30 degrés centigrades, une brise printanière, voire estivale, et cette situation perdura pendant plusieurs jours. Il était peu probable, Julien le savait, qu'un haut dignitaire du prestigieux Office Mondial de la Météo décidât de nous éclairer sur le sujet, et c'était bien dommage. Mais peut-être pouvait-on encore espérer que l'un des techniciens qui avaient vécu cette étrangeté en direct aurait – on ne saurait trop inviter chacun d'eux à le faire – l'amabilité de venir témoigner des émotions qui furent les siennes à ce moment unique, à cet instant à vrai dire presque magique. Imaginez. Depuis plusieurs jours déjà notre technicien a devant les yeux des écrans ennuyeux chargés de gris, un ciel bouché de part et d'autre, une masse

nuageuse qui s'étend sur l'Europe et qui semble être décidée à s'installer jusqu'à Noël. Puis il s'absente un instant, le temps de faire un saut au distributeur de boissons, pour vite revenir à sa place de travail, comme ça par habitude, par pur automatisme et... LE CHOC ! Plus rien. Plus le moindre petit mouton dans le ciel. De l'anticyclone des Açores à gogo, à perpète !

En prise à l'exaltation, à une forte dose d'euphorie, Julien en viendrait à penser que ce qui s'était produit cet automne-là, ce coin de paradis tombé soudain sur la tête des Hommes au moment où déjà ils s'attendaient au pire, ces merveilleuses journées de juin en octobre, puis en novembre, cette brise qui pendant plusieurs semaines souffla sur Paris comme à la mer, à croire que les saisons s'étaient trompées de bon de livraison, avait été en partie, en partie du moins, causé... par LUI !

Voici ce que Julien écrirait quelques mois plus tard sur ce sujet : *Nous parlons souvent de dégâts collatéraux tout en négligeant d'ajouter que parfois certains bénéfiques aussi le sont. Quand le Ciel décide*

de bénir quelqu'un, je parle ici d'une entreprise qui depuis longtemps a sa griffe, la Perfection, et y tient ; une maison qui depuis toujours travaille dans l'harmonie et l'équilibre, pour qui le hasard n'existe pas, qui n'aurait jamais eu l'idée, c'est un exemple, de mettre un peu de matière d'un côté sans songer tout de suite à placer de l'antimatière de l'autre côté « pour pas que ça penche », si vous voyez ce que je veux dire (non ? ce n'est pas grave !) bref, quand le Ciel décide de vous bénir, Il le fait comme il faut ! Et c'est bien ce qui peut causer soucis... On peut donner de l'argent à quelqu'un et rien aux autres. On peut aussi mettre dans les bras d'un vieux schnock une paire de gamines affolantes sans que cela empêchât le souverain pontife de dormir. C'est déjà un peu plus difficile, mais ça ne pose pas réellement de problème en haut lieu. Mais lorsqu'on a l'intention que tout soit parfait : comment peut-on, la question est posée, faire du beau temps pour l'un sans que les autres autour n'en reçoivent tout autant ?

Pendant une dizaine de jours, notre héros ne vit que du bonheur. Ce séjour à Paris fut béni des dieux et Julien se souviendrait sans nul doute de l'intensité de ces heures jusque sur son lit de

mort... Seuls trois incidents plutôt mineurs vinrent ternir cette séquence paradisiaque. Trois toutes petites anomalies dans un paysage idyllique, est-ce que cela comptait vraiment ? D'abord à la gare de Lyon, un jeune Allemand en colère tapait des mains puis des pieds sur tout ce qui était à sa portée en hurlant, furieux que personne ne voulût prendre le temps de lui indiquer son chemin, alors que ce qu'il désirait était fort simple : quitter, fuir sur-le-champ ce coin de paradis terrestre pour lequel il n'avait semble-t-il aucune disposition naturelle... Puis un chauffeur de taxi outré, tout autant scandalisé que si Julien avait marché sur son grigri préféré (curieux objet qui pendait au cou du lascar attaché à une simple ficelle et qui était la représentation artistique de ce à quoi doit ressembler un clitoris excisé, mais en bois d'acajou), horriblement vexé que Julien refusa catégoriquement le trajet proposé pourtant comme *le meilleur pour ton bien, mon frère !* Parcours qui eut consisté à partir de Bastille pour se rendre à La Motte-Picquet en passant par Aubervilliers. Endroit où ce drôle d'oiseau souhaitait peut-être donner quelques bisous à son boa

clandestin ou vérifier si sa femme n'était pas au lit avec son copain chauffeur de jour qu'il n'avait pas été malin d'inviter un dimanche à couscous... Puis enfin Frédéric Beigbeder. Sacré FB ! Que Julien aperçut à Saint-Germain-des-Prés. Ce jour-là, le mercure affolé grimpa jusqu'à 29°, fin octobre. Beigbeder coiffé d'un lourd chapeau écossais qui aurait pu le faire ressembler à Sean Connery moyennant un épais brouillard, affublé de lunettes noires et d'un long manteau beige au col remonté. Accoutrement qui lui permettait de ne prendre aucun risque : il serait reconnu ! À part ça, que du bonheur.

Que du bonheur pour Julien. Car autour de lui, tous ne le voyaient pas du même œil...

★

Une histoire aujourd'hui très répandue raconte que les Hommes un jour furent chassés du Paradis. L'expérience acquise depuis de nombreuses années sur cette bonne vieille Terre avait conduit Julien à en douter très franchement. *C'est une his-*

toire écrite par les Hommes, une histoire qui les arrange bien, eux qui de tout temps ont adoré passer pour des victimes. La vérité est sans doute moins romantique. N'était-il pas plus plausible, comme le pensait Julien, de prétendre que les Hommes n'avaient jamais été chassés ? Qu'ils s'étaient plutôt tirés en douce au matin, sur la pointe des pieds, les sabots à la main ? Qu'ils étaient partis sans payer, après avoir pissé dans le lavabo et fait leurs besoins dans la seule page du journal local consacrée à la culture ? Car c'était plus fort qu'eux. Le bonheur, Julien ne le savait que trop, ce n'était pas leur tasse de thé. Mentir, intriguer, tricher, cocufier un copain, trahir un frère, un rêve d'enfance, une feuille de route, voilà ce qui les rendait durs comme une bitte d'amarrage. Le Paradis, les Hommes le quittaient tous les jours. C'est devenu comme un sport national, plus excitant encore que le foot ou le rugby. Et s'ils ne se retenaient pas, les Hommes, s'il n'y avait pas les Enfants qui regardent, ils en feraient un concours, une star'ac, une eurovision, une loterie, un pmu : qui va la claquer le plus fort, cette putain de porte du Paradis ! Et vlan ! Je te la claque par ci. Et baf ! Je te la claque par là... Ils sont comme ça, les Hommes.

FIN DE L'EXTRAIT